

LE TOMBEAU DE SAINT ETIENNE.

LES RUINES.

Lorsque l'on sort de Jérusalem par la porte de Damas—vieille porte sarrazine, bronzée comme une face de more et farouche avec sa dentelure de pierres aiguës—on ne tarde pas à rencontrer un ensemble de constructions modestes qui s'étagent au milieu d'un vaste jardin. Dans ce jardin, gisent, épars et comme abandonnés, des restes de voûtes écroulées, des fragments de pavés en mosaïque, des socles de colonnes brisées toutes à un pied du sol, des seuils de marbre, des dalles de tombeaux. Tous ces pauvres débris, confondus maintenant dans une même ruine, présentent pourtant, aux yeux des savants qui les ont découverts et exhumés, des caractères bien différents : à côté des mosaïques chrétiennes des chapiteaux corinthiens sont encore à demi enfouis; les murs gothiques et les voûtes sarrazines mêlent leurs débris, indifférents aux vieilles haines dont ils restent les témoins.

Dans ce jardin où saint Etienne, premier diacre et premier martyr, fut lapidé par les juifs, deux basiliques se sont élevées successivement et toutes deux ont été ruinées. La première, que l'on croyait définitive, et qui ne dura que deux cents ans, fut élevée par l'impératrice Eudocie, femme de Théodose le jeune. Chosroès, qui en a bien détruit d'autres, la détruisit jusque dans ses fondements. L'autre, que l'on croyait provisoire et qui le fut en effet, fut élevée par les chrétiens de Jérusalem vers le temps des premières croisades et vite rasée par Saladin. Il y mit ses écuries.

Tout cela est mort ; pour les faire oublier, les âges s'entassent sur ces ruines.

Je ne sais si jamais elle se relèveront.

Qu'importe, après tout ? Ceux qui en ont la garde—les dominicains de Jérusalem—ont bien fourni au moyen âge des monuments fameux, ils en ont même fourni les architectes ; mais ils n'en sont plus là. Il y a d'autres ruines à relever, d'autres monuments à édifier. Qu'on ne pleure pas sur les basiliques de saint Etienne ! Elles se relèveront, s'il plaît à Dieu, qu'on pleure sur les ruines de